

LE BESOIN ULTIME OU LA PRÉOCCUPATION ULTIME

1- Avertissement

Le présent document est destiné avant tout à ouvrir à la *méditation* de groupe et individuelle. Il présente une série de pistes choisies pour aborder le thème du *besoin ultime*, une notion à la fois philosophique et théologique qui correspond à ce besoin typiquement humain, de donner un sens à la *finitude*. Un besoin qui demeure incoercible une fois satisfaite (en théorie) la gamme tout entière des préoccupations humaines, depuis les besoins physiologiques jusqu'aux préoccupations métaphysiques et spirituelles, en passant par les exigences psychologiques et sentimentales, tant il est vrai que l'humanité se rejoint tout entière dans son questionnement sur le mystère, non pas de la mort qui est l'unique absolue certitude, mais de la vie. C'est sur ce *questionnement*, ou *préoccupation* ultimes, que s'articule la dynamique de la Foi, de l'Espérance et de la Grâce.

Nous avons placé ce thème sous le patronage du *plongeur de Paestum* qui nous paraît symbolique non seulement de la préoccupation ultime, mais aussi de la démarche qu'elle induit chez l'homme responsable.¹

2- Les bons vœux du pape François à la Curie

Les bons vœux du pape François à la Curie le 22 décembre 2014, ou la manière jésuite de faire revenir non seulement la Curie vaticane, mais aussi tout homme, à la préoccupation ultime. C'est comme si le pape, avec la force pastorale du Christ, faisait plonger le pharisaïsme ambiant dans la réalité. L'humour qui sous-tend le propos est celui qui foisonne dans les Evangiles, celui qui fait passer le message le plus dur dans le respect de l'interlocuteur. L'humour qui laisse toute marge à la dignité de la personne pour lui permettre l'autocritique et l'engagement responsable. Bref de se rassembler sur elle-même pour se lancer vers son destin. Le peintre de Paestum a introduit cet humour dans le geste et la simplicité du décor. A nous (comme à la Curie vaticane !) de nous laisser aller à la sympathie, au sens étymologique.

Voici les 15 maladies de la Curie, qui sont aussi les nôtres, «pouvant affecter les collaborateurs du St. Siège»² :

2.1- l'immortel ou l'indispensable

2.2- le marthalisme

¹ Cf. par 3

² Tiré de La Croix, selon le texte original non traduit, publié sur le site du Vatican en Italien et distribué par nos soins aux personnes présentes le 12 janvier 2015

- 2.3- la pétrification mentale et spirituelle
- 2.4- La planification excessive et le fonctionnarisme
- 2.5- la mauvaise coordination
- 2.6- l'Alzheimer spirituelle
- 2.7- rivalité et vanité
- 2.8- schizophrénie existentielle
- 2.9- rumeur, médisance, commérage
- 2.10- divinisation des chefs
- 2.11- indifférence
- 2.12- visage lugubre
- 2.13- accumuler
- 2.14- les cercles fermés
- 2.15- profit mondain, exhibitionnisme

3- Introduction à la «préoccupation ultime»

3.1- *Le plongeur de Paestum et la préoccupation ultime*



La fresque du *Plongeur de Paestum* (tombeau grec début Vème AVJC, Campanie, Grande-Grèce) nous paraît être le symbole de la **préoccupation ultime** (*Ultimate concern, was uns unbedingt angeht*). C'est le concept théologique, à résonnance philosophique, autour duquel Paul Tillich (théologien allemand, réfugié en 1933 aux Etats-Unis suite à son rejet du nazisme) a articulé sa réflexion sur la *Grâce* et le *sens de la vie*, et que chacun de nous peut facilement mettre à sa portée, pour autant que sa destinée l'intéresse, voire le préoccupe.

Socrate en personne, avec son humour habituel (chez lui, c'est plus de l'ironie que de l'humour mais avec la même vertu hygiénique que ci-dessus), fait allusion au mystère de la destinée en référence à Héraclite (fin VIème), le plus fulgurant des poètes-physiciens-philosophes présocratiques, selon la *réception* de Diogène Laërce, à l'occasion de ses discussions avec le grand poète tragique Euripide :

On dit qu'Euripide donna [à Socrate] l'ouvrage d'Héraclite et lui demanda : que t'en semble ? Socrate aurait répondu : Les parties que je comprends me semblent fort belles. Je pense qu'il en va de même de celles que je ne comprends pas, mais il faudrait être au moins un plongeur de Délos.³

Comme le plongeur de Délos, celui de Paestum, c'est l'évidence à l'époque, symbolise

le merveilleux saut vers l'au-delà.⁴

Quelle espérance, quelle libre-conscience, quel engagement responsable apparaissent en effet dans ce plongeur ! Nu ou habillé de la seule humaine finitude, délibérément, de tout son corps, de toute son âme, de toute sa raison, il saute, le cœur accroché à l'espérance, avec confiance et dans la limpidité de son libre-arbitre, décrochant en nous le sourire de la sympathie.

Espérance et raison, pour les Présocratiques déjà, s'expriment par le Verbe, et le Verbe, c'est bien connu, est l'acte de création, le Verbe est le Logos. Le Verbe du plongeur est dans cette symbolique et ce Verbe, qui est l'expression du Logos, crée avec la prise de responsabilité et l'espérance, les conditions de la réponse à la préoccupation ultime.

Héraclite donne au *feu* la fonction du *Verbe*, si bien que le feu est pour lui la forme première du logos.⁵

Le critère de *vérité* n'est-il pas déjà comme il le deviendra pour le christianisme :

raison commune et divine,⁶

³ Réception de Diogène Laërce in *LES PRESOCRATIQUES*, Paris, Gallimard (*La Pléiade*), 1988, p.135.

⁴ In *Paestum et Velia*, Salerne : Editions Matonti-Salerno, 1987.

⁵ Cf. DUMONT Jean-Paul (éd.), *op. cit.*, 1988, p.XIV.

⁶ Réception de Sextus Empiricus chez Héraclite in *ibid.*, p.141.

cette raison du cœur et de l'âme qui nous porte vers le mystère de notre destinée, et dont Homère chante (VIIIème) :

En ce monde, dis-moi, qu'ont les hommes dans l'âme ?
Ce que chaque matin le père des humains
Et des dieux veut y mettre.⁷

3.2- Introduction à la préoccupation ultime selon Tillich⁸ et Job

Paul Tillich qualifie l'*ultimate concern* de passion infinie, usant d'un feu qui paraît vaciller en ce début du XXIème et dont on a bien besoin de restaurer la flamme :

ce qui nous préoccupe ultimement ne permet pas l'indifférence : c'est un objet de passion infinie.⁹

Le concept tillichien d'*ultimate concern* permet à nos yeux, entre autres, de systématiser au plan théologique la double interrogation désespérée que Job pose au nom de l'humanité et que tout être responsable se pose :

car une fois mort, peut-on revivre [...] ?¹⁰
Où donc est-elle, mon espérance ? Et mon bonheur, qui l'aperçoit ?¹¹

Questionnement qui ouvre au mystère de la transcendance que *Job*, pour la première fois dans la Bible et encore de manière schématique, proclame comme réponse ultime de la Foi au questionnement de la préoccupation ultime :

Oui, j'ai raconté des œuvres grandioses que je ne comprends pas,
Des merveilles qui me dépassent et que j'ignore.
[...]
Mais maintenant mes yeux t'ont vu.¹²

Bien plus fondamental qu'un retournement au sens platonicien,¹³ c'est d'une conversion par irruption du Tout-puissant (le *Transcendant*) dans l'histoire (*dans le kairos*) qu'il s'agit depuis la déclaration de Job : une *perception nouvelle de la réalité de Dieu*¹⁴ qui remet en question les idées reçues.¹⁵ Ce n'est pas l'acceptation aveugle de la finitude humaine ou de la destinée, mais

⁷ L'Odyssée, XXVIII, vers 136, trad. V. Bérard.

⁸ BRANDT Jean-Marie, *Obsolescence de l'offre religieuse*, Thèse Théologie, Genève, Editions Slatkine, 2010 p. 10-12

⁹ TILLICH Paul, *op. cit.*, 2000, NdT no 26, p.28.

¹⁰ Jb 14,14

¹¹ Jb 17,15

¹² Jb 42, 3-5

¹³ Cf. Livre VII de La République de Platon.

¹⁴ *Bible (La) de Jérusalem*, Paris : Les Editions du Cerf, 1998. Jb 42, 5 note e.

¹⁵ Ibid.

la découverte, grâce à la *Sagesse*¹⁶ divine, d'un sens insoupçonné pour des réalités comme la souffrance et la mort.¹⁷

3.3- *Un zest de philosophie : la préoccupation ultime et le choc du non-être*¹⁸

Etre ou ne pas être, c'est évidemment la question existentielle, celle de mon existence, celle qui exprime cette préoccupation qui est la mienne et qui intervient une fois toutes mes autres préoccupations satisfaites (ou non), et dont je sais bien que celle-là ne pourra pas l'être, mais que curieusement, au risque de la contradiction, je me pose encore et toujours, pour la bonne raison que mon cœur, mon âme et ma raison, ne peuvent s'en satisfaire, et qu'il va de ma responsabilité de maintenir ouverte. Car être, c'est accepter de *faire confiance*, de prendre ses responsabilités et de plonger dans l'inconnaissable, et cesser d'exister, pour enfin être, ou finalement ne pas être.

Un peu d'ontologie pratique est nécessaire :

Ontologie vient de *το ὄντος* : le neutre du participe présent du verbe être, *εἰμι*. L'être, *ce* (le neutre, l'indéfinissable) sur quoi porte l'ultime questionnement qu'il nous est possible de vivre et de formuler, celui après lequel il n'est plus, par définition, de questionnement possible, puisqu'alors l'être se sera substitué à l'étant que je suis ici-bas qui n'est pas neutre, mais qui est moi ou *moi-le-étant* : *ὁ ὄντος*). Après quoi il n'est plus rien, ou bien il est tout, mais assurément plus de questionnement. Le *questionnement ultime*, l'*ultimate concern* tillichien est

la partie de la métaphysique qui s'occupe de l'être en tant qu'être.¹⁹

C'est en résumé la question de l'être-même qui

surgit dans ce qu'on peut appeler [...] le choc de la possibilité du non-être.²⁰

3.4- *Un zest de théologie : le questionnement ultime*²¹

Le questionnement, ou *préoccupation ultime*, est philosophiquement le fondement de l'être et donc de son identité. Il se définit de même en théologie, soit par rapport à la recherche de Dieu, chez Tillich, par

ce qui détermine notre être ou notre non-être.²²

C'est dans la tentative d'une réponse à ce questionnement que Tillich situe la théologie :

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ BRANDT, *id.* p. 395

¹⁹ In Petit Robert

²⁰ TILLICH Paul, *op. cit.*, 2003, p.129.

²¹ BRANDT *id.* p. 239-240

²² TILLICH Paul, *op. cit.*, 2000, p.31.

seules sont théologiques les affirmations qui traitent de leur objet en tant qu'il peut devenir pour nous une question d'être ou de non-être.²³

La *préoccupation ultime* pour Tillich, est de nature religieuse, totale, inconditionnelle, infinie et toutes les autres préoccupations ont rang de préoccupations préliminaires. Ce sont celles que nous qualifions de préoccupations de *première nécessité* : famine, maladie, insécurité, intolérance, guerre, souffrance, solitude. Première nécessité signifie ce qui conditionne l'ouverture à la préoccupation ultime, ou encore le niveau de préoccupation qu'il faut avoir satisfait pour être disponible à l'ouverture métaphysique et spirituelle. La préoccupation ultime est intrinsèque à l'homme, car elle porte sur ce qui construit, compose ou menace l'être dans son essence, à savoir la réalité du *non-être* potentiel. Elle se trouve illustrée par le plongeur de Paestum et elle porte sur

l'ensemble de la réalité humaine, la structure, la signification et le but de l'existence.²⁴

Pour Tillich, la *préoccupation ultime* comporte également un potentiel abstrait, puisqu'elle relie, en tant que

traduction abstraite,²⁵

au Premier commandement :

le premier [commandement] c'est : Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force.²⁶

La Bible tout entière est l'objet du *questionnement ultime* et avec elle la Torah dite orale, le Talmud, ou la masse de l'exégèse midrashique avec, en périphérie, la tradition et les rituels. Enoncer la question de notre être et donc de notre devenir, c'est nous positionner autour du cordon ombilical qui relie notre singularité de créature unique à notre univers monothéiste : c'est positionner notre contingence dans la fracture de la Transcendance. Qui dit fracture, rupture, énonce à la fois présence et altérité. Nous le soulignons : c'est dans la présence de ce plongeur que nous sommes ici et maintenant, que se loge notre *questionnement ultime* et se dresse devant nous l'interpellation de l'absolu, cette vérité qui refuse la différence : quel sens donner, pour un chrétien, à l'altérité divine ? Une altérité de la différence et du rejet, ou bien une altérité de la transcendance et du partage ? ici s'inscrit l'interrogation paulinienne :

Je demande donc : *Dieu aurait-il rejeté son peuple ?* Certes non ! Ne suis-je pas moi-même israélite [...] ? Dieu n'a pas rejeté le peuple que d'avance il a discerné. [...]²⁷

²³ Idem.

²⁴ *Ibid.*, p. 32

²⁵ *Ibid.*, p.28.

²⁶ Mc 12, 29-30

²⁷ Rm 11,1-2

La réponse à notre questionnement ultime est, au plan théologique, fondée dans le questionnement paulinien : l'ouverture du Juif Paul à la pluralité dépasse la fracture de la différence sans la rejeter, au contraire en rebondissant sur elle. C'est en ouvrant l'accès à la fracture de l'altérité (de l'autre, autrui) que Paul livre l'accès à la fracture du questionnement ultime sur l'Autre (le Seigneur). Cette ouverture s'opère dans la rupture de la singularité juive vers l'universalisme paulinien :

Là, il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, [...] d'esclave, d'homme libre ; il n'y a que le Christ, qui est tout en tout.²⁸

Notre questionnement ultime, soutenu et enrichi par l'ouverture à la différence, se heurte à la fracture d'un absolu, qui est la transcendance de l'autre (autrui) et de l'Autre (le Seigneur). La théologie tillichienne propose une méthode qui nous paraît ouvrir une clé pour cette relation mystérieuse qu'aucune logique humaine par définition ne peut exprimer, a fortiori expliquer, et dont chaque terme utilisé pour l'approcher est forcément erroné : la méthode de *corrélation*.²⁹

3.5- Méthode de corrélation et corrélation culture-religion

Méthode de corrélation³⁰

La corrélation se dit d'un objet "qui est dans une relation telle avec un autre objet, que l'un suppose l'autre."³¹ Au contraire de la *dialectique*, qui chemine par opposition, la *corrélacion* progresse par équilibre. Tillich observe que la théologie systématique a toujours utilisé la méthode de corrélation, "en en ayant tantôt plus, tantôt moins conscience."³² La méthode innerve ses recherches en dogmatique et me paraît convenir particulièrement aux sciences humaines, dont les vérités se rapprochent davantage de résultantes en *équilibre instable* que de points fixes comme c'est le cas pour les sciences exactes. Elle explique de façon allégorique des apories spécifiques à la fois à notre acquis culturel et à nos traditions religieuses, notamment la ligne de tension entre immanence et transcendance. De plus elle met en exergue un type de corrélation qui est propre à l'identité judéo-chrétienne : la corrélation religion-culture, la culture étant ici le contenant et la religion le contenu. Ce type de corrélation est l'une des clés heuristiques de ma recherche. Elle permet l'ouverture à l'altérité dans le respect de l'autre et porte en elle les germes du dialogue dans la pluralité.

Corrélation culture-religion

Nous le soulignons, le théologien Paul Tillich a montré de manière convaincante le lien corrélatif qui existe entre la *culture* et la *religion*, la culture étant le *contenant* et la religion le *contenu*. Ces deux pôles se trouvent en tension dynamique l'un par rapport à l'autre. C'est cette tension qui

²⁸ Col 3,11

²⁹ TILLICH Paul, *op. cit.*, 2000, P.89-96.

³⁰ BRANDT *id.* ch. 1.1.4

³¹ *In* Littré

³² TILLICH Paul, *op. cit.*, 2000, *Ibid.*, p.89.

définit notre *identité* et notre rapport éthique à *l'autre* (autrui) et, par ricochet, à *l'Autre* (le Seigneur).

L'Antiquité égyptienne oriente la corrélation nettement sur le pôle religion, la grecque sur le pôle culture, l'hébraïque sur le pôle religion et le Judaïsme sur un point d'équilibre instable entre les deux pôles. Dans le christianisme l'influence des pôles évolue et dépend des époques. Tillich montre que de tout temps la tension de corrélation religion-culture tire sa dynamique de cette préoccupation que lui-même qualifie dans toute son œuvre de «*préoccupation ultime*» (*Ultimate concern, was uns unbedingt angeht*)).

4- La mort «préoccupation ultime»

4.1- Une expérience universelle

La mort est le point focal vers lequel converge l'ensemble des représentations que l'homme expérimente sur le sens de son existence. Cette expérience universelle et plus de vingt fois millénaire est l'expression d'une insatisfaction existentielle quant à la finitude. L'homme cherche à en sortir, à lui donner un sens. Cette préoccupation l'ouvre à la spéculation métaphysique qui le projette vers un *plus* ou un *au-delà* possibles. La préoccupation quant au sens de la vie se confond avec celle du sens de la mort. On peut donc qualifier cette préoccupation universelle de «*préoccupation ultime*».

Cette *préoccupation ultime* est la source de trois types de métaphysiques ou de spiritualités :

- une théologie immanente ou idolâtre, soit une théologie qui est pure *projection* humaine. C'est la théologie de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. C'est aussi la théologie des Hébreux avant la réécriture deutéronomique
- une théologie de la *transcendance* dans la rencontre avec ce que le croyant qualifie de Révélation de l'Amour (de la Grâce). C'est la théologie du Dieu unique et universel dont l'Essence et le Nom sont hors de toute possibilité de projection humaine. C'est la théologie de l'élite juive exilée à Babylone entre le 5^{ème} et le 4^{ème} siècle AVJC et ce sont les théologies chrétiennes³³
- une spiritualité qui expérimente la projection vers un plus, un au-delà possibles sans qu'il y ait projection vers les dieux ni de rencontre apparente avec Dieu.³⁴ C'est ce qu'on qualifie aujourd'hui de *théologie sans Dieu*

Le témoignage du travail universel de représentation de la mort est la source de la culture et de l'identité humaines. Le rapport éthique, ou rapport de soi à l'autre, cimente la construction culturelle de l'identité individuelle et de l'identité collective. C'est le rapport éthique qui, pour certains philosophes, précède le rapport à l'Être³⁵.

³³ Nous n'abordons pas l'Islam pas dans ce travail

³⁴ Voir *i.a* Comte-Sponville

³⁵ Voir notamment LEVINAS Emmanuel

Le rapport éthique engage la responsabilité et l'action (mission). Cette dynamique du rapport éthique, en tension entre forces créatrices (Bien) et forces destructrices (Mal), a pour pierre angulaire un absolu : la *dignité* de tout homme.

Le rapport éthique, ou le rapport de soi vers l'autre, se taille dans le respect réciproque de la *dignité*. Cette pierre angulaire, déposée comme une valeur absolue de l'édifice humain, nous disons la seule et unique valeur absolue à la portée de l'homme, ouvre sur le rapport à un *plus*, un *au-delà* qui transcendent la finitude ou la contingence humaines. Ce *plus*, cet *au-delà* peuvent être l'Infini ou l'Autre (Dieu) selon qu'il y a croisement ou non avec la Révélation. Le rapport éthique, qui précède l'être, mène le même vers l'autre (autrui), et l'autre vers l'Autre (le Seigneur).

Ainsi la mort, *préoccupation ultime*, est la première source de la culture, des identités collective et individuelle, du rapport éthique, de la responsabilité, de la mission, de la dignité humaine en tant que valeur absolue, et du rapport à l'Infini, ou à l'Autre selon que le même est croyant ou ne l'est pas.

La *préoccupation ultime*, dans le rapport éthique, s'articule sur la *préoccupation ultime -dignité ultime*.

Ainsi la mort est source de la *préoccupation ultime* qui développe le lien corrélatif de la religion avec la culture et vice-versa. La mort ouvre à la spéculation sur un *plus*, un *au-delà*, dont la possibilité dépasse la finitude et le contingentement humains.

Par *préoccupation* on entend *l'état de ce qui nous occupe en premier*³⁶. Il s'agit par définition du *souci*, de *l'inquiétude qui occupe l'esprit*, voire d'une *idée fixe*.³⁷ Par *ultime* il faut comprendre ici non pas seulement *ce qui intervient en dernier ou en final dans le temps*³⁸, mais ce qui intervient à la limite extrême des approches de nature cognitives, notamment philosophique, théologique, éthique.

Etre «*préoccupé ultimement*» n'est pas seulement travailler avec le souci de tout ce qui conditionne l'existence même, la faim, la sécurité, la reproduction, c'est aussi se sentir concerné et responsable quant à sa relation à autrui et à soi-même. Etre *préoccupé ultimement* s'exprime dans le travail spirituel, cognitif, artistique, social, politique. Etre *préoccupé ultimement* est le propre de l'homme, c'est l'expérience qui circonscrit son identité, c'est le travail de réconciliation de cet *être-là que je suis* avec cet *Etre* qui est l'essence ou l'accomplissement de mon *être-là*, cet être vers lequel je tends sans pouvoir l'atteindre.

Le travail de réconciliation de l'être-là que je suis ici et maintenant est projection de l'être-là vers l'Etre. L'*être-là* que je suis est contingenté par sa finitude. La mort est mobilisatrice du travail de projection hors de soi qui qualifie l'homme dans sa capacité de se projeter hors de sa finitude.

³⁶ Cf. *praeoccupo* latin

³⁷ Cf. Petit Robert

³⁸ Id.

4.2- *Le plongeon de la mort ou le travail d'extase*

Le travail de projection hors ou au-delà de soi est défini par Tillich comme *extase* au sens étymologique, soit *sortie de soi*. Il s'agit en effet d'une tendance à sortir de soi-même ou de l'être-là que je suis pour tendre à cet *Etre* qui est *l'Essence, l'Infini, le Vrai, le Beau, l'Un, le Tout, le Tout-Un, Dieu*. La réconciliation entre l'être fini et son Essence, pour aporétique qu'elle soit, n'en est pas moins dynamique ou puissance de vivre pour tout un chacun et en tout temps. La forme que prend cette tension de vie est de tout ordre : politique, philosophique, éthique, social, religieux, etc.

L'expérience accumulée autour du travail de la mort *préoccupation ultime*, on le voit, est la plus riche de toutes les expériences humaines. Elle est la résultante de toutes les préoccupations portant sur le sens de la vie. Ce sens est *donné* ou il est *prêté*. Il s'exprime dans un déploiement d'équations à inconnues multiples qui présentent une constante : la *mort* en tant que *préoccupation ultime*.

La mort avec le sens qui lui est donné ou prêté est la résultante du travail de l'humanité sur sa *préoccupation ultime*.

5- *La foi préoccupation ultime*

L'originalité de Tillich vient de ce qu'il fonde la systématique (ou la dogmatique) de la théologie en définissant la foi comme étant la *préoccupation ultime*, sans pour autant confondre *foi* dans un ultime qui nous dépasse avec *foi* en Dieu. Etre *préoccupé ultimement* est avoir la foi dans le *plus, l'au-delà* du contingentement de la finitude qui donnent son sens à la vie. Etre *préoccupé ultimement* ne signifie pas nécessairement avoir foi en Dieu. Avoir foi en Dieu signifie nécessairement être *préoccupé ultimement*» Le plongeur de Paestum, par son acte volontaire et son corps réduit à la nudité, montre qu'il a la foi.

Il y a foi quand on est ultimement concerné ; la dynamique de la foi est celle de la «*préoccupation ultime*». ³⁹

Tillich observe le caractère inconditionnel de la *préoccupation ultime* et lui reconnaît deux aspects complémentaires : l'*exigence* inconditionnelle et la *promesse* d'accomplissement ultime. L'exigence inconditionnelle projette l'individu au-delà de sa contingence, de sa conditionnalité, de sa finitude. La promesse d'accomplissement ultime est l'exigence de la foi. La foi peut être l'exigence ultime en Dieu. Elle peut être l'exigence ultime en l'Infini (par ex. chez Levinas).

La foi est un acte qui engage l'être-là que je suis ici et maintenant comme un tout, dans un acte personnel, conscient et libre. Tillich parle d'un acte «*extatique*» au sens que venant du centre de l'être-là et l'englobant, il fait sortir l'être de sa condition et transcende ses pulsations inconscientes et ses projection conscientes sans préjudice pour l'être-là.

³⁹ TILICH Paul, *Dynamique de la foi*, Genève, Labor & Fides, 2012 (Trad.) p. 11

Il paraît donc admissible et raisonnable pour le théologien que la mort, visionnée de manière *extatique* en tant que *préoccupation ultime* confère à l'homme, et précisément à cet être-là que je suis ici et maintenant, le sens et la conscience d'une possibilité d'infini qui le conduit à la foi.

L'homme a la capacité de saisir dans un acte immédiat, personnel et central le sens de l'ultime, de l'inconditionné, de l'absolu, de l'infini.⁴⁰

Tillich ne pousse pas, nous le soulignons, le raisonnement jusqu'à confondre «l'élément inconditionnel et ultime» avec Dieu ou même un dieu. Il franchit l'étape du Tout-autre, ce Tout-autre auquel ne mène aucun chemin dans le conditionnement de l'être-là. Ce Tout-autre est le *séparé*, qui est étymologiquement et conceptuellement l'équivalent du *saint*, du *sacré*.

La foi en tant que *préoccupation ultime* de la mort et de son sens n'est pas seulement un acte conscient et libre. Elle est un acte courageux. L'engagement de l'acte de foi implique en effet risque d'échec et doute. C'est le risque de la foi définie comme *être ultimement concerné* avec la promesse que contient le fait de la *préoccupation ultime*.

La *préoccupation ultime* de la mort définie en tant que projection et foi dans l'Infini, avec le doute qu'elle implique, n'évoluent pas sur le même plan que le doute du sceptique ou que le doute du scientifique.

Le doute impliqué dans la foi n'est ni méthodologique ni sceptique. C'est le doute qui accompagne tout risque.⁴¹

La foi n'est en aucun cas un acte de connaissance avec un faible niveau de preuve.⁴²

La *préoccupation ultime* de la mort est la foi dans la capacité de dépassement du conditionné ou du fini dans un tout-autre séparé de l'être-là que je suis ici et maintenant, un possible Tout-Autre, Infini, Absolu, Tout-Un, Dieu.

La mort est le caractère objectif de la *préoccupation ultime*. La projection de la mort vers l'inconditionné en est le caractère subjectif. L'un et l'autre se confondent dans l'engagement conscient, libre et courageux de la foi *préoccupation ultime de la mort*.

La foi, *préoccupation ultime* et projection hors du conditionnement humain, transcende ou vient à surplomber cette projection quand elle croise l'Amour (la Grâce). La foi *préoccupation ultime* devient alors foi en Dieu. Il n'est pas de foi en Dieu sans action divine.

Au final, il n'appartient qu'à Dieu de juger de la matérialité de la foi s'agissant d'un individu donné.

⁴⁰ *Id.* p. 18

⁴¹ *Id.* p. 27

⁴² *Id.* p. 37

6- LA DIGNITE *préoccupation ultime*

La mort, en tant que *préoccupation ultime*, est le point focal de l'ensemble des préoccupations et des représentations humaines. Elle est également le facteur déclenchant des principes d'égalité et de responsabilité de l'homme face à l'homme, de l'homme face à lui-même, selon lesquels tous sont égaux et responsables devant la mort. Egalité, responsabilité de tous, combinées à unicité de chacun fondent le *principe de dignité*.

Pour le théologien la dignité de l'homme se fonde dans l'image du Créateur, qui reflète le lien unique et direct de son Alliance avec l'homme égal, conscient et libre. Il n'est pas d'alliance possible sans égalité et libre-conscience des partenaires. Pour le philosophe la dignité se fonde dans l'Essence qui est accomplissement de l'être-là. Pour l'éthicien la dignité se fonde dans la responsabilité du rapport à autrui. Pour le philosophe Emmanuel Levinas la dignité se fonde dans le rapport à l'autre, abandon-réciproque-de-soi-mais-sans-perte-de-soi, qui mène à l'Autre ou Tout-Autre⁴³. Pour le chrétien la dignité de l'homme se fonde dans l'image du Créateur et se construit sur la base de la Règle d'or :

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.⁴⁴

et elle s'accomplit dans l'*agapé* johannique :

Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.⁴⁵

Le lien de la dignité avec la mort *préoccupation ultime* est né, pour notre culture normative, des commandements du Décalogue.⁴⁶ Le lien de la *dignité* et de la *mort préoccupation ultime* a été porté à son comble dans le paradoxe de la révélation de Jésus-Christ, soit dans l'Incarnation, la Crucifixion et la Résurrection.

Jésus est un homme authentique et la noblesse de l'homme est de pouvoir, de devoir même, projeter librement le dessin de son existence dans un avenir qu'il ignore.⁴⁷

Ma dignité en tant qu'homme est l'élément qui me distingue de l'autre, du Tout-Autre, de la Création. Elle est également le reflet que je suis de l'image divine. Elle est l'expression concrète, de mon identité, de mon essence, de ma responsabilité, de ma mission.

Ainsi la mort, en tant que point focal de la *préoccupation ultime* et constante des questionnements existentiels, fonde la *dignité* de l'homme. A ce titre la mort, avec le travail de projection qu'elle alimente, peut être qualifiée de source principale du savoir-être (ou du savoir-devenir) humain.

⁴³ Cf. par. 10

⁴⁴ Mt 22,39

⁴⁵ Jn 15,12

⁴⁶ Cf. Ex 20, Dt 5

⁴⁷ Von Balthasar, cité dans CHOISIR no 654, juin 2014, par Etienne Perrot, p. 8

La mort *préoccupation ultime* est une valeur qui définit le respect de soi, de l'autre et les termes de l'Alliance avec l'Autre. La mort, en tant que *préoccupation ultime* est la *dignité ultime* de cet être-là que je suis ici et maintenant. Elle est la *dignité ultime* de l'autre. Elle est la *préoccupation ultime* de tous. Elle est

la conviction de la dignité originaire de tous ceux qui portent visage humain.⁴⁸

7- **Le symbole, pédagogie de la *préoccupation ultime***

Le symbole, par définition, exprime quelque chose d'autre qui se situe au-delà de l'objet du symbole lui-même, tout en participant à ce qu'il exprime. Il dévoile ainsi des aspects de la vérité qui nous sont autrement cachés. Il est le mode de communication avec la transcendance, en particulier avec cet objet de la *préoccupation ultime* qu'est la mort.

Ce qui concerne l'homme ultimement doit s'exprimer symboliquement parce que seul le langage symbolique a la capacité de dire l'ultime.⁴⁹

Le symbole, dans sa contribution à la *préoccupation ultime*, est à la fois créé au niveau du moi profond (l'inconscient), et accepté au niveau de la raison (le conscient). Pour le théologien, ce vécu dans l'expression du symbole demeure ancré à l'immanence de l'être-là que je suis dans le contingentement de ma finitude. Tillich en particulier parle de projection *démonique* que nous opposons à la projection *révélation*. La projection *démonique* provient de l'homme et retourne à l'homme. La projection *révélation* vient de la transcendance et permet à l'homme de dépasser sa finitude. Nous pouvons comprendre *démonique* au sens du démon de Socrate.

Le symbole est le seul vécu possible de la *préoccupation ultime* dans la *foi* et dans la *dignité ultime*. Le symbole exprime dans toutes les cultures et depuis les temps historiques l'éloge de la *foi* dans la mort *préoccupation ultime*.

Tout ce que nous disons sur ce qui nous concerne ultimement, que nous le nommions ou pas Dieu, a une signification symbolique ; ce que désigne notre parole le dépasse en même temps qu'elle y participe. La foi ne dispose d'aucun autre moyen pour s'exprimer de manière adéquate.⁵⁰

La foi exprime l'éloge de la mort dans la symbolique de son expression et de son contenu. L'éloge de la mort polarise la culture et les croyances humaines. Il confère son sens ultime à la vie. Il noue la gerbe de l'espérance humaine.⁵¹

Le symbole est en quelque sorte incarné dans le réel et permet à la religion de répondre "encore d'une autre donnée ancrée au cœur de l'homme, pour le meilleur et pour le pire, une visée d'absolu."⁵²

⁴⁸ ARENDT Hannah (*Qu'est-ce que la politique ?*) citée par VALLEE Catherine in *ibid.*, p.92.

⁴⁹ TILLICH, *op. cit.* p. 47

⁵⁰ Id. p. 50

⁵¹ Cf. OBSOLESCENCE, *op. cit.* p 145 ssvtes

⁵² *Ibid.*, p.85.

La Croix est le Symbole par excellence. Son supplice est le châtement le plus infamant dans son contexte. Il le demeure par tradition dans le nôtre. La Croix est le Symbole de l'homme Jésus le Christ mort sur la Croix et ressuscité. La Croix, scandale d'infamie, est le seul accès à Dieu.

Le Symbole de la Croix est l'éloge paradoxal de la foi *préoccupation ultime* de la mort *dignité ultime*. C'est en effet dans le passage par la mort sur la Croix et la Résurrection que Jésus a accompli sa dignité d'homme et de Dieu incarné, et qu'il a réconcilié la *préoccupation ultime* de chaque homme avec la *dignité ultime* de la créature à l'image du Créateur.

A titre d'exemple le credo de Nicée⁵³ est considéré comme symbole de la foi chrétienne.

8- La foi *préoccupation ultime* de la mort s'oppose-t-elle à la raison ?

La foi, contingente, voire sacralisée (chez les catholiques) par la religion, demeure plurielle car elle est fonction de l'unicité de chaque individu. Chacun, même accompagné de ses familiers et aidé par sa religion, est seul face à la mort *préoccupation ultime*. La foi élogie de la mort dans l'expression de la *préoccupation ultime*, par sa nature plurielle, compromettrait-elle dès lors les principes d'unicité de la vérité et de la rationalité ?

Foi et raison ne s'opposent pas, mais se complètent. Il s'agit en effet de distinguer dans ses préoccupations celles qui sont relatives de celles qui sont ultimes. Il faut avoir la capacité de comprendre et d'admettre l'inconditionnalité des impératifs éthiques et de l'expérience de l'infini.

[...] la raison n'est pas assujettie à sa propre finitude ; elle en a conscience et, de ce fait, la dépasse. L'homme fait l'expérience de son appartenance à l'infini qui n'est pourtant ni une partie de lui-même ni quelque chose en son pouvoir. Cet infini doit le saisir et, quand cela arrive, il devient objet de préoccupation infinie. L'homme est fini, sa raison vit dans le domaine des préoccupations relatives, mais il a aussi conscience de son infinité potentielle ; cette conscience se manifeste sous forme de *préoccupation ultime* et de foi. Quand une préoccupation ultime le saisit, sa raison est poussée au-delà d'elle-même sans cesser d'être raison, une raison finie.

Il n'y a accomplissement de la raison que si elle est poussée au-delà de la limite de sa finitude et fait l'expérience de la présence de l'ultime, du sacré ou du saint. Sans cette expérience, la raison s'épuise elle-même et épuise ses contenus finis.⁵⁴

La foi *préoccupation ultime* de la mort ne s'oppose pas à la raison. Elle lui donne son sens en l'ouvrant à une capacité qui la dépasse et dont elle a conscience et qui ne la détruit pas, au contraire : la foi est aussi rationalité. La foi, ouverture de la promesse de la *préoccupation ultime*, est un engagement, un acte libre, conscient, risqué et courageux.

⁵³ Nicée (Iznik en Anatolie) est le premier concile de l'Eglise universelle (325, convoqué par Constantin 1^{er})

⁵⁴ TILLICH, *op. cit.* p. 78

Nous soulignons que la notion nouvelle de *spiritualité sans Dieu*⁵⁵ se situe pour nous à la limite de la catégorie de la foi projection démonique. La spiritualité sans Dieu en effet admet l'ouverture de la *préoccupation ultime* à la transcendance de l'infini. La *préoccupation ultime* qui est foi en Dieu est le saut impossible de la transcendance vers l'Etre qui est l'Essence, l'Eternel, l'Infini, le Vrai, le Beau, l'Un, le Tout, le Tout-Un, Dieu. La foi en Dieu n'est pas d'essence humaine et pourtant la contribution humaine est indispensable à l'acte de foi, puisque la *préoccupation ultime* en tant qu'acte de foi est consciente, libre et risquée.

9- Essai : les soins palliatifs, une étape de la préoccupation ultime

Le guide des soins palliatifs de la Société vaudoise de médecine témoigne de notre approche de l'éloge de la mort «*dignité ultime*».

Citons le guide y relatif :

Dignité : en tant que respect de soi et des autres, la dignité est une valeur intangible de l'homme. Elle représente le fondement de ses droits. La reconnaître, c'est se placer dans le champ de la spiritualité.⁵⁶

Dans l'approche des soins palliatifs, que nous qualifions de révolutionnaire, la *dignité préoccupation ultime* de la mort est donc une valeur humaine inconditionnelle ou absolue. L'homme ne peut perdre sa dignité car elle est le propre de l'homme, et n'est donc pas liée à un état de conscience ou à un contexte particulier. Et tous les individus impliqués ont pour impératif de converger au point focal de la dignité de la *préoccupation ultime* d'un seul.

C'est en effet dans l'approche de l'éloge de la mort, quand sont convoqués avec le mourant, famille, proches, société, professionnels, dans le but qu'une décision puisse être prise en pleine responsabilité, dans le respect de la dignité de soi et des autres, que s'exprime dans les soins palliatifs, de manière exemplaire, la mort *préoccupation et dignité ultimes* de l'homme.

Il n'est pas d'éloge de la mort à la portée humaine plus fort que la prise de décision responsable des soins palliatifs pour le croyant et pour le non-croyant, qui se rejoignent tous deux dans la dignité de la mort *préoccupation ultime*.

Pour le croyant l'éloge de la mort *préoccupation ultime* par les soins palliatifs est le prolongement de l'éloge de la mort dans le symbole de la Croix exprimé dans le symbole de Nicée.

Mentionnons que l'Eglise catholique participe pleinement à l'éloge de la mort dans les soins palliatifs en y donnant sa note d'espérance dans le respect de la dignité du mourant créé à l'image du Créateur.⁵⁷

⁵⁵ Voir i.a. Comte-Sponville

⁵⁶ Voir www.societevaudoisedemedecine.ch

⁵⁷ Cf. Gn 1,26-27

10- *De la Totalité à l'Infini, philosophie de la préoccupation ultime*⁵⁸

Dans *Totalité et infini*, Levinas pose d'emblée le rapport fondamental de l'*altérité* (le rapport éthique) :

la vraie vie est absente. Mais nous sommes au monde.⁵⁹

Le désir métaphysique qui nous porte vers l'Autre n'est pas un désir de retour vers soi ou vers le passé, une forme de nostalgie, mais vers ce qu'il y a d'absolu (ou de digne) dans l'Autre (d'où le A majuscule), soit vers :

tout autre chose, vers l'absolument Autre.⁶⁰

Nous comprenons que le désir vers l'Autre est la formulation d'une possibilité de réponse au *questionnement ultime*, et que le rapport que cette possibilité fait naître s'exprime dans le *paradoxe* du rapport entre immanence et transcendance. Le rapport que nous avons positionné de moi (de soi) à l'autre, et qui menait à l'Autre (le Tout-en-Un, le Seigneur) est, chez Levinas le rapport à l'Autre (autrui) pris dans l'absolu de sa dignité.

L'intérêt de cette approche nous paraît multiple. D'abord, avec Levinas, nous quittons le cul-de-sac de l'Idée, de l'Être, du Tout, et nous abordons la notion de *transcendance*. Exprimé dans le désir métaphysique de l'absolument autre, en effet,

le mouvement métaphysique est transcendant,⁶¹

car le lien avec la *Totalité* est rompu par définition :

le métaphysicien est absolument séparé.⁶²

Le caractère de transcendance est, si l'on peut dire, réciproque pour Levinas, car dans son mouvement vers l'absolument Autre, le *Même* (nous simplifions : *Soi*, ou l'être-là) reste toujours le *Même*, soit un être qui persiste et continue avec son individualité (nous disons son moi-centré) en traversant les crises de sa finitude.

Le Moi est identique jusque dans ses altérations.⁶³

L'intérêt de cette approche nous paraît ensuite tenir dans le fait que, à la différence du monde, ce qui est *absolument autre* se tient hors de l'atteinte de la possession et de la connaissance, soit de la raison qui contrôle, de la raison technique. Nous disons quant à nous que la possession est prise de pouvoir sur l'autre (avec un petit a), soit ancrage dans l'immanence, que la possession en tant que prise de pouvoir sur l'autre rompt, pour reprendre les concepts d'Hannah Arendt, avec la posture d'*homo laborans* (l'homme qui travaille sa vie dans le respect de l'autre, de la

⁵⁸ BRANDT, id. p. 440-445

⁵⁹ *Ibid.* p. 21

⁶⁰ *Idem*

⁶¹ *Ibid.*, p.24.

⁶² *Idem.*

⁶³ *Ibid.*, p.25.

nature, du Seigneur : Abel) et renoue avec *homo faber* (l'homme qui s'impose son moi, son savoir. Son savoir-faire et détruit l'identité de l'autre pour s'imposer à sa place : Caïn).

La philosophie occidentale s'est déployée en gros dans l'ordre de l'ontologie, limitant l'Autre au Même, soit réduisant Dieu à une idée qui se voulait nostalgique d'un principe, de l'Idée du Vrai par exemple. C'est ce que Levinas nomme la *primauté du Même* dont il fait remonter la découverte à Socrate.⁶⁴ Cette idée de la primauté du Même se concrétise, pour nous, dans l'agir (praxis) d'*homo faber*, dans la dynamique de la connaissance ou de la raison technique, celle qui prend possession de l'autre et le contrôle. Par *effet miroir*, nous disons que le moi *connaissant* réduit par compensation et neutralise le Même. Levinas l'exprime ainsi :

connaître revient à saisir l'être à partir de rien, ou à le ramener à rien, lui enlever son altérité.⁶⁵

Pour nous, ce processus est celui de la visée vers le *non-être*, il provoque la rupture du lien corrélatif avec la transcendance.

Cette relation avec l'Autre que le Même ne peut contenir, qui s'impose à lui sans en prendre possession, mais se dérochant sans cesse, Levinas la nomme *idée de l'Infini*. Nous comprenons que l'Infini n'est plus l'Idée au sens platonicien, qu'il est transcendant, et nous interprétons que l'être-là ose la réalité d'une relation avec l'Absolu qui, dans sa vision immanente, rend l'Absolu relatif (Il n'est pas écrasé). C'est pour Levinas le mystère du visage de l'Autre. Il parle de nécessaire *bonté* pour y accéder, de générosité. Il parle de rapport *éthique* marqué comme :

l'épiphanie [...] du visage.⁶⁶

Notre point fondamental de rupture avec Levinas vient du mystère de la relation à l'Autre : Levinas décrit

une relation avec l'Autre, qui n'aboutit pas à une totalité divine ou humaine, une relation qui n'est pas une totalisation de l'histoire, mais l'idée de l'infini⁶⁷

et il conclut:

une telle relation est la métaphysique même.⁶⁸

Cette conclusion apparaît d'emblée insuffisante en ce sens, selon nous, que la métaphysique demeure une projection anthropocentrique et que l'élan vers l'Autre, qui est l'élan vers Dieu, dépend, nous le soulignons, pour nous, de Dieu : c'est pour nous le mystère de la *Grâce*. Il nous paraît cependant intéressant de relever ensuite que pour Levinas le désir métaphysique est tout de même affaire de révélation :

⁶⁴ *In ibid.*, p.34.

⁶⁵ *Idem.*

⁶⁶ *Ibid.*, p.43.

⁶⁷ *Idem.*

⁶⁸ *Idem.*

L'idée de l'Infini se révèle.⁶⁹

Cependant, pour nous, l'espérance ultime, le fait de son existence, le fait de son possible, l'arche qu'elle jette sur le transcendant, l'éternel, le Juste, le Bon, le Vrai, le Sens, cette alliance mystérieuse, miraculeuse qu'elle passe au doigt de Dieu, est possible, existe, par la grâce de ce long, patient, surprenant dévoilement qu'est la révélation dans ses dimensions de dia- et de synchronie. Avec Tillich, nous avons observé que la révélation joue comme un principe universel, ubiquitaire et atemporel, et que la progressive manifestation de l'insupportable excédent de lumière divine se médiatise dans le *prisme pédagogique* de la culture.

Il est vrai que l'Infini n'entre pas dans l'ordre de la connaissance, on ne le possède pas, il n'est pas réductible à *homo faber* et n'entre ni dans sa production, ni dans ses processus. Il n'est pas non plus réductible à *homo laborans* et il n'entre pas dans sa religion, prise en tant que collectif de référence, celui-ci étant œuvre humaine. La religion, pas plus que l'Eglise ne sont l'Infini. L'Infini est pour nous de l'ordre de l'excès qui ébranle le moi-centré, il est le désirable. Pour Levinas, l'Infini sera l'objet d'une pensée qui

pense plus qu'elle ne pense.⁷⁰

Peut-être bien que l'Eglise, par la Grâce de l'Esprit, pense plus qu'elle ne pense. Toujours est-il que l'approche levinassienne demeure limitée selon l'ordre de la Grâce.

Notre position est une manière de dire la possibilité de la corrélation entre immanence et transcendance par l'approche réciproque dans l'altérité, soit une réponse à la *préoccupation ultime*. Elle ouvre à l'éthique dans le sens du respect de l'autre et de l'impossibilité de lui imposer l'absolu d'une vérité, a fortiori ma vérité. Elle s'inscrit en faux par rapport, par exemple, à la conversion forcée des indigènes d'Amérique, à l'islamisme, etc. Il est vrai que la relation avec Dieu n'est ni objectivation, ni participation, ni fusion avec Lui, ou en son nom. Aux yeux du chrétien se présente la solution ultime de l'Incarnation en Jésus le Christ qui, par la Croix et la Résurrection, amène la corrélation que nous recherchons comme *réponse ultime* au *questionnement ultime*. Rapportons par exemple la belle définition que Levinas fait de l'athée, belle en ce sens que l'athée demeure par définition dans l'espérance de la proximité divine, disons de façon allégorique «au verso de la médaille» :

se rapporter à l'absolu en athée, c'est accueillir l'absolu épuré de la violence du sacré.⁷¹

La position levinassienne a le mérite de réduire la portée de la posture idolâtre des Eglises, quand elles oublient qu'elles sont construction humaine ou qu'elles ne recherchent que la réduction de l'autre à leur vérité propre, faisant l'impasse sur l'imago Dei dans l'épiphanie du visage de l'autre, soit le négatif de l'image transcendante, ou encore sur le premier des Commandements : l'amour-charité.

⁶⁹ Idem.

⁷⁰ Idem.

⁷¹ Idem.

Levinas nous éclaire dans sa démarche vers l'Infini transcendant par son idée du *face à face*.⁷² L'idée de l'infini pour lui est en nous. Si tel n'était pas le cas il n'y aurait pas surgissement de la transcendance et la Totalité demeurerait en elle-même. L'idée de l'Infini est précisément la pertinence du débordement de la Totalité dans la partie sans avoir pour effet ni de démembrer le Tout, ni d'écraser la partie.

Or, l'idée de l'Infini, c'est la transcendance même, le débordement d'une idée adéquate.⁷³

Idée évoque ici à nos yeux l'image de Dieu, *adéquate* signifie pertinente ou qui touche juste et nous traduisons *débordement* d'une idée adéquate : «Infini, Idée de Dieu qui sort de son cadre sans altération du cadre».

Un autre motif d'intérêt pour l'approche levinassienne tient dans le fondement du désir métaphysique pour l'Infini : il s'enracine dans la *morale*, soit dans la critique de la spontanéité qui engendre l'*indignité* morale. L'*infinitude* (par échos actif à la finitude) ne se fonde pas dans la raison, le vrai, le juste, l'universel, mais dans le *rapport* d'Adam à Eve, d'Abel à Caïn, du Même à l'Autre, dans le rapport social suspendu au *face à face* du visage.

La morale commence lorsque la liberté, au lieu de se justifier par elle-même, se sent arbitraire et violente. La recherche de l'intelligible, mais aussi la manifestation de l'essence critique du savoir, la remontée d'un être en-deçà de sa condition - commence du même coup [...]. Philosopher, c'est remonter en deçà de la liberté, découvrir l'investiture qui libère la liberté de l'arbitraire.⁷⁴

Le point cardinal de l'éthique devient le rejet de l'*indignité*. L'indignité est le refus de l'anéantissement de l'autre et, partant, de l'anéantissement de l'être-là.

Homo sapiens se définit comme la créature capable d'actes libres ébranlant sa condition dans le choix de l'être ou du non-être. La remontée qu'il exerce d'en-deçà sa condition, aiguillonné par son désir d'Infinitude, décrit son statut

où se nouent l'incertitude de la liberté et son recours à la justification.⁷⁵

Le savoir se distingue de cet ébranlement «éthique» par le fait qu'il est acte du Moi et que l'ébranlement est acte de l'autre. Ainsi autrui échappe-t-il au savoir, à la thématization, à la propriété du Même. Il s'impose au Moi par la transcendance qui l'habite et c'est pourquoi il ne peut m'appartenir, et aussi se révèle prioritaire, plus originel, dans l'ordre de mes libertés et de mes origines individuelles, comme de sa dignité et de la mienne. Ainsi le Premier Commandement du Décalogue donne certes la priorité à la vie, mais il remonte au fondement de ce qui fait le Moi ou le Même, qui a fait d'Adam et d'*homo sapiens* un être en face : *Tu ne tueras pas, car*

⁷² In *ibid.*, p.80.

⁷³ *Ibid.*, p.78.

⁷⁴ *Ibid.*, p.83.

⁷⁵ *Ibid.*, p.85.

autrui dont la présence exceptionnelle s'inscrit dans l'impossibilité éthique où je suis de le tuer, indique la fin des pouvoirs.⁷⁶

La métaphysique selon Levinas dépasse le *Connais-toi toi-même* socratique dans sa démarche absolue vers l'être en face. Elle n'est pas égoïsme, ou égocentrisme, même rapporté à l'autre. Elle s'articule sur la relation avec l'autre, la relation éthique. C'est que la *relation éthique*, dans le fondement moral du Même par rapport à l'autre, est d'abord *mise en question* de soi, mise en question perpétuelle. Voici pour nous l'aboutissement terrestre du *Grand dessein* :

la merveille de la création ne consiste pas seulement à être création ex nihilo, mais à aboutir à un être capable de recevoir une révélation, d'apprendre qu'il est créé et à se mettre en question.⁷⁷

Ainsi nous disons quant à nous que la mise en question de la révélation est fondée dans le rapport pluriel, le rapport éthique, le rapport à l'autre. A l'opposé, le cimentage autour du moi ou du Même, conduit à l'obsolescence du désir qui porte vers l'autre et de l'ouverture à la dignité.

En termes d'intelligibilité, de sens ou de signification, nous comprenons qu'une forme de *réponse ultime* ne se trouve pas dans le Même qui demeure en soi, mais bien dans le visage de l'autre qui *interpelle* le Même. La *parole* est objectivation du *face à face* des visages, elle est apprentissage et enseignement, elle est pédagogie essentielle. La *révélation* elle aussi est pédagogie, parole essentielle. Le *doute* est partie intégrante de la mise en question. La certitude, quant à elle, est solitaire, elle est ma solitude, elle n'existe pas dans le *face à face* du visage. Elle est possession du visage d'en face qui se décompose sous mon écrasement. Les *a priori* et les dogmes rejoignent la certitude. Ils engendrent l'obsolescence de leur programme et de leur programmation. Il est cependant à nos yeux une dynamique oscillatoire qui procède de notre finitude, et qui demeure agissante dans le désir métaphysique vers l'infinitude : à l'opposé de la conscience cognitive, la conscience morale met en question le Même et, par ricochets entre les visages du *face à face* éthique, le contrôle se resserre, tandis que son exigence s'amplifie et réciproquement. C'est ainsi que le désir se nourrit du désir : c'est la condition même de ma finitude, à moi. Fût-elle d'ordre ontologique ou moral, elle subsiste avec la même énergie d'espérance. Etant d'ordre *moral* elle me ramène à mon état social, à l'autre, à la justice, à la bonté, à la charité et me définit et m'identifie dans ma culture. Etant d'ordre *ontologique*, elle me renferme sur moi-même, sclérose mon identité et m'oriente sur l'obsolescence de mon désir de l'autre, dans la transcendance de l'altérité, et me pousse vers l'anéantissement de ma propre transcendance, vers le néant initial.

Nous concluons pour notre part que la qualité sociale de l'être-là (le rapport éthique) ouvre la relation avec l'autre dans l'appel divin qui est Don (le Don en tant qu'œuvre sans retour et sans contrepartie est infini par définition : il est au-delà du conditionnement de finitude). Le Don est infinitude, et, partant, manière de réponse au *questionnement ultime*. Le Don est la combinaison

⁷⁶ *Ibid.*, p.86

⁷⁷ *Ibid.*, p.88.

définitive, sans appel et sans retour, de la *vita activa* et de la *vita contemplativa*, dans la visée de la transcendance de l'Autre. Le don exige l'altérité, car il est extérieur. Le don est infinitude, car il est inconditionnel. L'existence, qui est le fait de la création en ce qui concerne l'être-là, et qui le positionne dans son rapport à l'Autre, fonde le *principe de pluralité* au sens d'une *altérité*, source, chez Levinas, de désir d'Infini ou d'infinitude, qui se présente à nos yeux comme un Don, soit l'irruption de la Grâce, le désir du transcendant à l'endroit de l'immanent et vice versa.

Jean-Marie BRANDT, 12 janvier 2015

ANNEXE

(*LE plongeur de Paestum, version tragique moderne*)

Etty (Esther) Illesum, engagée comme assistante sociale volontaire au camp de transit de Westerbork, déportée le 7 septembre 1943, est morte à Auschwitz probablement le 30 novembre suivant. Elle a refusé de se cacher et a entendu «partager le sort de son peuple» dans la mort *préoccupation ultime*.

Née en 1914 dans une famille juive libérale et cultivée, Etty décroche une maîtrise ès lettres et enseigne le russe. Elle vit une vie plutôt débridée, ambitionne la poésie, gagne son pain en donnant des leçons privées, puis s'engage dans l'assistance des déportés. Son journal retrace son évolution spirituelle qui s'enracine dans l'amour sensuel de la vie et s'épanouit au service de l'autre dans l'abnégation de soi. C'est dans cet ancrage et cette écoute que, placée au cœur de l'œuvre de mort des camps nazis, elle découvre, développe et accomplit son dialogue avec Dieu.

Dans ce texte extrait de ses *Ecrits, Journaux et Lettres*⁷⁸ on lit à travers la symbolique de la *fleur de jasmin* un éloge de la mort, à la fois tendre et exubérant, ambitieux et honnête, qui va jusqu'à transformer Dieu en ami blessé pour lequel on va tout faire afin d'alléger sa souffrance à lui et non pas sa souffrance à soi. C'est à nos yeux une métaphore inspirée du sens de la mort et de la foi, *préoccupation ultime* dans la dignité, dans l'économie du Don. Cet éloge de la mort est, toujours à nos yeux, une attitude christique.

Derrière la maison, les pluies et les tempêtes des derniers jours ont ravagé le jasmin, ses fleurs blanches flottent éparpillées dans la boue des flaques noires, sur le toit plat du garage. Mais quelque part en moi ce jasmin continue à fleurir, aussi exubérant, aussi tendre, que par le passé. Et il répand ses effluves autour de ta demeure, mon Dieu. Tu vois comme je prends soin de toi. Je ne t'offre pas seulement mes larmes et mes tristes pressentiments, en ce dimanche matin venteux et grisâtre je t'apporte même un jasmin odorant. Et je t'offrirai toutes les fleurs rencontrées sur mon chemin, mon Dieu, et elles sont légion, crois-moi. Je veux te rendre ton séjour le plus agréable possible. Et pour prendre un exemple au hasard : si j'étais enfermée dans une étroite cellule et que je voie un nuage passer au-delà de mes barreaux, je t'apporterais ce nuage, mon Dieu, si du moins j'en avais la force. Je ne puis garantir d'avance, mais les intentions sont les meilleures du monde, tu le vois. Maintenant, je vais me consacrer à cette journée. Je vais rencontrer beaucoup de gens aujourd'hui et les rumeurs mauvaises, les menaces m'assailliront comme autant de soldats ennemis une forteresse imprenable.⁷⁹

Est-il possible de décrire de plus symbolique façon et dans de pires conditions de finitude, la *préoccupation ultime* comme inspiration et aspiration à et de la transcendance ?

⁷⁸ Cf. *Ecrits d'Etty Hillesum, Journaux et Lettres, 1941-1943*, édition intégrale, Paris Ed. du Seuil, 2008

⁷⁹ HILLESUM Etty, *La paix dans l'enfer*, textes choisis, Paris, Editions Points, février 2013, p. 64

